de la guerre turque et du partage de la Pologne lui imposaient l'économie. De là un désaccord et une première déception pour le trop confiant philosophe. Son apparition à Saint-Pétersbourg en 1773 a même pour but principal, sa correspondance intime en fait foi, de donner une tournure plus favorable à des pourparlers qui s'éternisent au sujet de son beau projet sans arriver à une conclusion favorable. Quand il arrive dans la capitale du Nord, sa tête est remplie d'idées, dont il précise lui-même le caractère avec sa franchise ordinaire, en se félicitant de les avoir abandonnées par la suite pour adopter une conduite *plus honnête et plus haute*. Le but apparent de son voyage y demeure, bien entendu, étranger dès la première heure. Il va *officiellement* à Saint-Pétersbourg d'abord pour remercier l'Impératrice du don de cinquante mille francs, qu'il doit déjà à sa libéralité, et puis, et surtout, pour porter la parole devant elle au nom de la nouvelle alliée qu'elle s'est donnée dans l'Occident, en passant par-dessus les autres puissances du continent, de cette République des lettres, dont elle a paru reconnaître en quelque sorte et proclamer le rang conquis au sein du monde moderne. C'est en ambassadeur qu'il se présente, et le peu — très peu malheureusement — que nous savons de cette mission constitue assurément un des chapitres les plus curieux de l'histoire littéraire du temps.

III

Les commencements en sont assez malheureux. Accompagné à son départ de la Haye par M. Narychkine, voyageant avec le train et la lenteur d'un véritable ambassadeur, si bien qu'on a perdu un moment à Saint-Pétersbourg l'espoir de l'y voir arriver jamais, le philosophe s'est affermi en route dans le sentiment de son rôle et de l'importance qu'il convient de lui attribuer. Il est un peu surpris déjà, en débarquant, de ne

rencontrer aucune réception solennelle. Il s'informe du logement qui lui a été assigné : visage de bois ; on n'a reçu aucun ordre. Il vient précisément, en songeant au palais impérial où il a imaginé qu'une hospitalité princière l'attendait, de refuser celle que lui offrait Narychkine, et le voici fort embarrassé. Un peu penaud et déchu des sommets qu'il avait habités en rêve, il s'en va frapper à la porte de son ami Falconet. Nouvelle surprise et nouvelle déconvenue : le statuaire lui fait grise mine et l'éconduit. Piteusement, il s'en retourne chez son compagnon de voyage, où enfin il trouve gîte. Pouquoi cet accueil? Celui de Falconet s'explique aisément : établi depuis six ans déjà à Saint-Pétersbourg, le statuaire a eu le temps de faire connaissance avec les lieux, et l'effet que peut y produire le fougueux Diderot avec son bagage d'idées bouleversantes et de mots sonores ne laisse pas que de lui inspirer une forte appréhension. Adonné entièrement à l'œuvre d'art dont il poursuit l'achèvement à travers d'innombrables difficultés, il ne tient pas à se rendre solidaire de l'expérience. Et l'Impératrice? L'Impératrice a fort à faire en ce moment et fort à penser! Nous sommes à la fin de septembre 1773 : sur les bords du Danube Roumiantsof vient de se faire battre devant Silistrie, en courant le risque d'y laisser son armée et sa réputation de grand homme de guerre; sur les bords du Iaïk les premiers rassemblements d'insurgés ont paru acclamant le nom de Pougatchof; à son réveil, le lendemain de son arrivée, Diderot a les oreilles remplies du son des cloches et du fracas des salves d'artillerie célébrant le mariage du grand-duc Paul avec la princesse de Hesse-Darmstadt; enfin, au sein du palais, la crise déchaînée par la disgrâce de Grégoire Orlof et l'installation de Vassiltchikof dans le poste de favori est arrivée à la période aiguë. Le moment est aussi mal choisi que possible pour l'entrée en scène d'un philosophe.

Les jours suivants pourtant Sémiramis fait honneur à son nom et à son renom européen. Diderot a quelque peu varié dans les renseignements envoyés à ses amis et amies de Paris au sujet de la réception qu'il lui a été donné de trouver auprès

de l'Impératrice quand elle se fut avisée de sa présence à Saint-Pétersbourg. Assurant, dans une de ses lettres, qu'il voit la souveraine « tous les jours seul à seule », il parle ailleurs de « trois heures tous les trois jours » passées régulièrement dans ce tête-à-tête enivrant. Il est certain que ses visites furent fréquentes et qu'elles eurent de suite un caractère d'intimité et même de familiarité extraordinaire. « Il lui prend les mains », écrit Grimm, présent lui aussi en ce moment à Saint-Pétersbourg, « il lui secoue le bras, il tape sur sa table, tout « comme s'il était au milieu de la synagogue de la rue « Royale (1). » Catherine elle-même raconte plaisamment, dans une de ses lettres à Mme Geoffrin, la nécessité où elle s'est vue de mettre une table entre elle et son interlocuteur, pour se soustraire aux écarts trop aventureux de sa mimique trop expressive (2). Elle risquait de sortir avec des bleus de chacun de ses entretiens.

Mais si intimes et si familiers qu'ils soient, ces entretiens sont loin de répondre à ce que le philosophe s'en est promis. Et d'abord, si Catherine s'abandonne avec tant de condescendance aux façons cavalières de son hôte, au flux impétueux de sa parole et à l'exubérance de ses gestes, c'est que, le premier moment de surprise passé, elle sent bien qu'elle n'a rien à craindre, sachant à qui elle a affaire. Elle a vite fait de marquer définitivement, au point de vue moral, les situations respectives et d'établir entre elle et lui une barrière qu'avec toute sa fougue, toute sa verve et toute son inconsciente audace il ne franchira jamais. Inconscient comme elle le voit précisément des réalités extérieures, absorbé dans le monde idéal qu'il porte en lui, l'homme n'a pas de quoi l'inquiéter. Elle le laisse parler : un trait exceptionnel de plus chez elle, accusant la masculinité de son organisme intellectuel, est son insensibilité constante et absolue à l'effet de l'éloquence. L'action seule a une prise effective sur son imagination ; jamais la parole. Elle peut être séduite, facilement même, par les apparences, point par les mots. Verbeuse elle-même, elle elle est réfractaire à la puissance du verbe.

(1) Maison du baron d'Holbach, à Paris.

(2) Diderot, *Œuvres*, t. XX, p. 138. Cette lettre n'est pas comprise dans le *Recueil de la Société d'histoire russe*.

Et puis entre elle et lui encore, dès la première heure, un autre mur de séparation se dresse. A peine arrivé, Diderot a perdu de vue — il faut le répéter à son honneur, car il y reviendra, hélas ! — l'objectif personnel de son voyage. Il ne songe plus qu'au rôle représentatif qu'il s'est donné. Il est ambassadeur ; il est apôtre ; sa mission, telle qu'il la comprend, a un double but : étudier le pays où il se trouve être le porte-parole de l'esprit philosophique et y semer en même temps la graine des moissons futures, qui lèveront pour la gloire et le bonheur de la philosophie et de l'humanité. Or, sur ce point, Catherine et lui sont encore moins près de s'entendre. Il prend son rôle tout à fait au sérieux, et elle se contente de s'en amuser. Il l'interroge avec avidité, il lui adresse tout un questionnaire en quatre-vingt-huit articles, qui témoigne de la prodigieuse activité de son esprit, et elle y répond par des équivoques et des plaisanteries. Il lui demande de le renseigner sur la condition des esclaves qu'elle a le malheur de posséder encore dans son empire, et elle répond qu'il emploie une expression impropre et dont l'usage même est interdit en Russie. On n'y connaît pas d'*esclaves*, mais seulement des hommes attachés à la terre qu'ils cultivent. Le philosophe ne s'avise malheureusement pas de répliquer qu'elle-même s'est servie du mot contesté dans son *Instruction* pour la commission législative et y a flétri la chose. Il lui demande comment est imposé le vin fabriqué en Russie avec la vigne du pays, et elle répond qu'il est arrivé déjà à l'abbé Terray de vouloir imposer une chose non existante. Il lui demande s'il existe dans l'empire des écoles de vétérinaires, et elle se récrie : « Dieu nous « garde d'en avoir ! » Finalement, elle se lasse du jeu et renvoie l'homme trop curieux et son questionnaire au feld-maréchal Münich.

Il n'insiste pas beaucoup. C'est que, en dépit de son intempérance irrépressible de langage et de gestes, elle lui impose

énormément. Et sans s'en apercevoir peut-être, inconsciemment comme toujours, il glisse avec elle sur la pente de la courtisanerie et de la flatterie avérée. Déclamant un jour, à son ordinaire, contre les courtisans et les flatteurs, il en vient à exprimer la pensée que l'enfer, à supposer qu'il en existe un, devrait réserver un coin particulièrement horrible et tourmentant pour les êtres vils et infâmes capables de jouer ces personnages auprès des souverains. Elle l'interrompt en l'interrogeant à son tour : « Voulez-vous me dire ce que l'on ra-
« conte à Paris de la mort de mon mari? » Il reste interdit un instant, puis, sans répondre directement à la question, entreprend une dissertation sur les dures exigences imposées parfois aux personnes auxquelles leur rang élevé donne charge d'âmes... Elle l'arrête encore : « Il me semble que vous voilà
« prenant le chemin, sinon de l'enfer, au moins du purgatoire. »

Une autre glissade, plus compromettante, conduit le philosophe et l'apôtre sur un terrain où sa mission risque de s'égarer entièrement. A la date du 6 novembre 1773, le chargé d'affaires français, Durand, mande au duc d'Aiguillon : « L'Im-
« pératrice prend un plaisir très particulier à s'entretenir avec
« Diderot... Sa conversation se passe sans témoins, et souvent
« elle est très longue. J'ai dit à M. Diderot ce que j'attendais
« d'un Français. Il a promis d'effacer, s'il est possible, les
« préjugés de cette princesse contre nous et de lui faire sentir
« ce que sa gloire pouvait acquérir d'éclat par une union
« intime avec une nation plus capable qu'une autre de rendre
« justice à ses qualités éminentes et de n'avoir avec elle que
« des procédés nobles. »

Le voilà en passe de jouer les d'Éon et les Lauzun, de devenir un simple courtier marron de la diplomatie officielle et de la politique! A entendre le témoignage des envoyés de Berlin et de Londres, il est loin de briller dans ce rôle. Solms affirme tenir du comte Panine que l'Impératrice a fait taire le diplomate improvisé, en l'engageant à laisser la politique à ceux qui ont charge de s'en occuper. Gunning croit savoir qu'elle a jeté au feu *en sa présence* un mémoire qu'il s'est avisé de lui remettre

de la part de Durand. La version de Durand lui-même, mettant aussi en scène l'officieux Grimm, qui ne pouvait manquer de se trouver mêlé à cet imbroglio, paraît plus vraisemblable. Nous lisons dans sa dépêche du 15 février 1774 : « J'ai quel-
« ques preuves que M. Diderot et M. Grimm se sont comportés
« comme je le désirais. La souveraine a reproché assez publi-
« quement au dernier, mais en riant, de l'avoir traitée de
« femme à préjugés contre nous, et le premier se trouvant au
« chevet du lit de cette princesse, elle lui dit : Pourriez-vous
« me donner un exemple du système dans lequel vous paraissez
« être qu'il y a des méchants par principe? — Je le prends,
« répondit-il, dans une classe éclatante : je nommerai à leur
« tête le roi de Prusse. — Je vous arrête là, dit-elle, et elle
« changea de conversation. »

Cela ne menait pas bien loin dans tous les cas, à supposer même que Catherine en soit venue dans un autre entretien, comme l'affirme encore Durand, à se plaindre elle-même de la méchanceté de Frédéric, qui l'avait mise dans une fâcheuse posture devant l'opinion contemporaine et devant le jugement de la postérité en l'engageant à partager la Pologne. C'était de l'histoire ancienne. Pour le présent, elle ne voulait certainement pas de Diderot comme négociateur. Elle s'en expliquait franchement et plaisamment avec Durand : elle trouvait son hôte à la fois trop vieux et trop jeune pour cet emploi, « ayant
« l'air d'avoir cent ans par certains côtés et dix par certains
« autres ». Elle n'eut pas de difficulté à le détourner de cette voie scabreuse. Elle lui fit visiter ses établissements scolaires, et aussitôt il s'engageait avec la même ardeur sur cette nouvelle piste. Ce qu'on lui en montrait et ce qu'on lui en disait l'enchantait. Les plans et les statuts surtout, les uns pas tout à fait exécutés encore, les autres encore moins appliqués, lui paraissaient merveilleux. Il ne savait pas ou oubliait que le proverbe : *Boumaga vsio tierpite,* « Le papier souffre tout », a, dans le pays où il a été mis au jour, un sens particulièrement expressif. Il faisait traduire aussitôt ces statuts et en projetait une publication qu'il devait, en effet, conduire à bonne fin

plus tard. Et il prêchait encore. Hélas! les idées qu'il jetait ainsi au vent devaient, même dans sa patrie, même dans les pays de plus haute culture européenne, attendre plus d'un siècle avant de germer et de donner leur fruit. Il prêchait l'instruction obligatoire! Il prêchait la suppression du grec et du latin pour parer à l'encombrement des matières scolaires! On le laissait parler toujours. Plus tard, quand, de retour en France, il aura écrit son *Plan d'une Université en Russie,* vaste programme d'ensemble d'une éducation nationale (1), ce travail apprécié, commenté, utilisé en France et en Allemagne, ne trouvera en Russie que l'oubli ou le dédain et jusqu'à ce jour pas un traducteur (2)!

Des représentations théâtrales données par les élèves du couvent de Smolna et du Corps des Cadets fournissaient heureusement au philosophe une occasion plus favorable pour mettre en œuvre ses généreuses inspirations et ses brillantes facultés. Un de ses thèmes favoris : *l'éducation par le théâtre,* trouvait là une application aisée. Non content de développer de vive voix ses aperçus sur ce sujet, toujours infatigable, il adressait coup sur coup à l'Impératrice de longs mémoires, dont quelques fragments nous ont été conservés (3). On ne peut s'empêcher d'y admirer l'ingéniosité, la fécondité inépuisable en même temps que la force et la justesse instinctive de ce prodigieux esprit.

« J'avouerais à Votre Majesté », écrivait-il, « que je serais « sinon fâché, du moins un peu soucieux d'avoir des enfants « qui jouassent aussi bien. Les pièces qu'on leur fait jouer ne « me paraissent nullement propres à exercer la sensibilité, à « inviter à la commisération, à la bienfaisance, et à former les « mœurs. Combien de propos qui blessent sur les lèvres de « ces jeunes bouches innocentes! Il est de la plus grande impor- « tance de leur faire un petit théâtre qui leur appartienne. »

(1) M. Caro (*Revue des Deux Mondes,* novembre 1889) a eu tort d'y voir un projet d'organisation complet et définitif. Ce n'est qu'une esquisse.

(2) Comp. Bilbassof, *Diderot à Saint-Pétersbourg*, p. 117.

(3) Ils ont été publiés récemment par M. Maurice Tourneux, dans l'*Artiste,* décembre 1888.

Sur ce point, il avait chance d'être entendu. Catherine était d'autant mieux disposée à partager son sentiment qu'elle l'avait déjà éprouvé elle-même. Tout en faisant jouer à ses élèves *Zaïre* et l'*Enfant prodigue,* elle trouvait que l'amour y tenait trop de place, et elle avait fait appel à Voltaire pour obtenir précisément de lui ce *petit théâtre* imaginé par Diderot, où les jeunes intelligences trouvassent à s'exercer sans s'éveiller prématurément aux émotions dangereuses. Elle avait imaginé de son côté une adaptation convenable à ce but des principaux chefs-d'œuvre de la scène française. Mais le grand homme s'était récusé : il avait trouvé cette fois qu'on lui en demandait trop. Ce n'était pas un risque à courir avec Diderot : « Ce que « Voltaire n'a pas fait », écrivait-il, « et ce qu'il eût mieux « fait que moi, je le ferai..., trop heureux de contribuer dans « une bagatelle à deux des plus belles et des plus grandes insti- « tutions qu'on puisse imaginer. » Et aussitôt il traçait le scénario d'une transcription des *Femmes savantes* : « ... A la « place d'Henriette peindre une élève de Votre maison, lui « donner deux ou trois amies fort ridicules, introduire à la « place de Vadius et de Trissotin deux ou trois jeunes gens fort « ridicules aussi, leur opposer un père pupille et faible, un « amant très honnête et très bien élevé, et fourrer tout au tra- « vers une suivante très gaie, très mordante, qui se joindrait « au père pour défendre l'élève et sa conduite, écarter les « sots amants, faire donner la préférence à l'honnête jeune « homme... », etc.

IV

C'était parfait; mais tout cela n'avançait pas beaucoup les affaires de la philosophie ni celles de Diderot. Sans doute il se disait et il se croyait ravi de son séjour à Saint-Pétersbourg et de *son Impératrice*. Car elle lui appartenait maintenant. Il